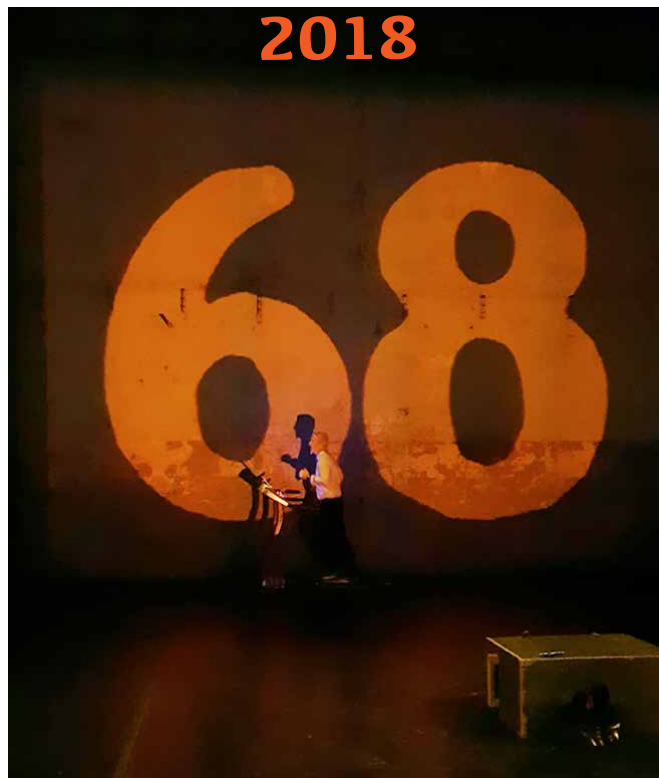


CREATION

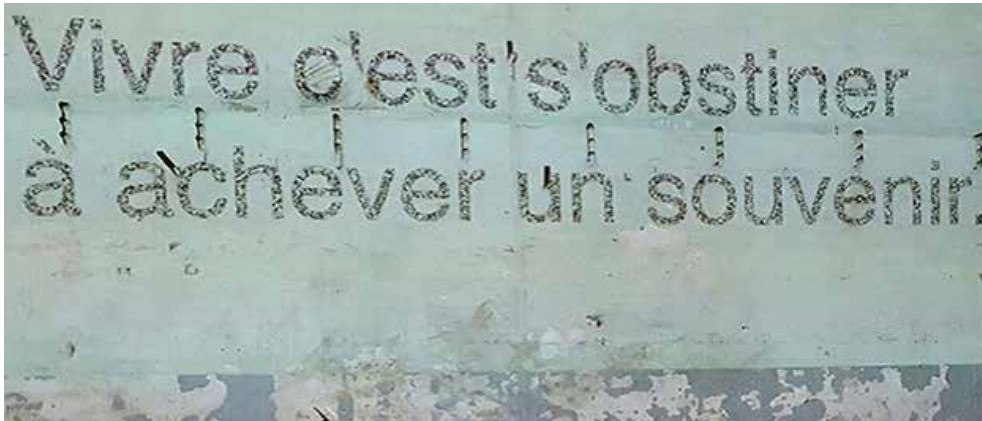
2018



ABout de Course

**un projet de la compagnie Vol Plané,
mis en scène par Alexis Moati
librement adapté de « Running on empty » de Sidney Lumet – 1988
distribution en cours
production déléguée : Espace des Arts à Chalon-sur-Saône
coproduction :
la Gare Franche, maison d'artistes, théâtre et curiosités ;
le Merlan, scène nationale de Marseille ;
Théâtres en Dracénie, scène conventionnée dès l'enfance et pour la danse ;
coproductions en cours**

Vol Plané est conventionné avec la Ville de Marseille, aidé au fonctionnement par la Région PACA et le Département des Bouches du Rhône, et soutenu par la DRAC PACA. La compagnie reçoit le soutien de la Politique de la Ville et du Département pour le projet le Groupe des 15. Alexis Moati est artiste à l'a(e)ncre, en résidence et associé à la direction artistique, de la Gare Franche pour 4 saisons, à partir de septembre 2014.



UN PROJET DE LA COMPAGNIE VOL PLANE
LIBREMENT ADAPTE DE « RUNNING ON EMPTY » DE SIDNEY LUMET
MISE EN SCENE ALEXIS MOATI
PIECE POUR 6 INTERPRETES
DISTRIBUTION EN COURS
TEXTE STRATIS VOUYOUCAS ET ALEXIS MOATI
SCENOGRAPHIE THIBAUT VANCRAENENBROECK
COSTUMES AUDE-CLAIRE AMEDEO
LUMIERES SEBASTIEN BERAULT
PRODUCTION TATIANA PUCHEU-BAYLE
PRODUCTION DELEGUEE ESPACE DES ARTS, SCENE NATIONALE DE
CHALON-SUR-SAÔNE
COPRODUCTION
LA GARE FRANCHE, MAISON D'ARTISTES, THEÂTRE ET CURIOSITES
LE MERLAN, SCENE NATIONALE DE MARSEILLE
THEATRES EN DRACENIE, SCENE CONVENTIONNEE DES L'ENFANCE ET
POUR LA DANSE

Je ne sais toujours pas si j'ai aimé cette drôle d'enfance.

Dans mes souvenirs, se mêlent colère et tendresse, rejet et fierté.

J'en ai gardé le sentiment d'un perpétuel marchandage entre les valeurs qui m'ont été inculquées petite fille et le monde dans lequel je vis aujourd'hui.

Qu'est-ce qu'on garde ? Qu'est-ce qu'on jette ?

Que transmettre ?

Pas si simple.

Virginie Linhart,
in 68, mes parents et moi



Avant-propos 1

« Cher Philippe,

Quand nous sommes partis de Chalon après *Et le diable vint dans mon cœur...*, nous nous appelions régulièrement.

Tu m'as demandé de réfléchir à l'adaptation d'un film au théâtre.

Je me suis dit d'abord, que tu avais bien observé mon travail depuis le début, car effectivement c'est logique et juste, mais je n'y aurais pas pensé.

Tout de suite j'ai aimé cette idée, car le cinéma est une nourriture importante dans ma vie et dans mon travail.

Et puis cela donne un cadre au travail, qui associe les contraintes du texte dramatique et la liberté de l'écriture de plateau. Cela permet de continuer à chercher différemment, plus loin.

Ce que j'aime dans la structure du cinéma, c'est que le texte n'est pas l'élément central, c'est une composante du film plus ou moins importante mais il s'inscrit, je dirai même fait corps, avec les autres composantes.

Je t'avais dit qu'à la fin du *Diable*, la famille serait sans doute mon prochain sujet de recherche. Tu me l'as rappelé.

Au cinéma la forme est le fond, j'aimerais que ce soit pareil au théâtre.

J'ai choisi « À bout de course » de Sidney Lumet., un film d'une douceur profonde, malgré la trame historique de cette famille d'activistes en fuite. Il parle de la lente, douloureuse mais nécessaire émancipation d'un jeune homme pour devenir adulte. Danny chérit sa famille mais pour autant, il ne peut ni épouser directement leur cause - une histoire qui finalement est la leur - ni continuer à les suivre dans leur mode de vie. Il doit faire ses propres choix, pour accéder à son idéal, même si celui-ci peut paraître plus individualiste que ne l'était celui de ses parents : faire une carrière de pianiste.

J'ai hésité avant de t'en parler car le film est très réussi, et je me suis demandé si je n'étais pas bien présomptueux de m'y attaquer.

Ce film offre une matière très juste et qui regroupe les thèmes qui me sont essentiels, mais qui sont aussi communs à nous tous : le passage du temps, l'adolescence, la famille, la transmission ... Comment assumer, ou transformer, ou prolonger, les choix que nos parents ont fait ? Je trouve une certaine théâtralité à ce road movie en huis clos.

C'est un film qui a un point de vue, entends-moi bien, je veux dire que derrière un film de fugitifs, c'est essentiellement un film sur la famille.

Avant toute chose, il s'agit d'une chronique familiale.

C'est avec un grand bonheur que j'envisage cette nouvelle aventure avec toi.

Amicalement

Alexis, mai 2015.»

Avant-propos 2

« Au tout départ il y a un sentiment confus, comme si on cherchait sa place dans une époque. A quoi suis-je destiné ? Quel est mon rôle ? A quoi pourrais-je être bien utile ? Comme si on était hanté par le pressentiment d'un secret merveilleux.

Je dois dire que même si on grandit, même si on feint l'adulte, il reste cette attente. Cela devient même un moteur.

Seuls quelques moments, où tout s'emboîte parfaitement, où le monde a un sens, nous font entrevoir une partie du puzzle.

Longtemps nous croyons que nos parents connaissent ce secret, qu'ils attendent juste le bon moment pour nous le révéler ; nous attendons donc... un mot, un regard.

Quand je pense à ma famille, je pense à un film : « Running on empty » de Sidney Lumet.

En français : A bout de course. Mais on pourrait dire aussi, littéralement : Tourner à vide.

J'y pense parce que souvent il y a l'idée que l'on se fait de la famille et puis il y a la famille réelle. Il y a ce que nous imaginons que nos parents désirent de nous et la réalité. Il y a ce que l'on croit transmettre et ce que l'on transmet véritablement.

Je revois la dernière scène du film. Après une nouvelle alerte, la famille Pope, famille d'activiste de la gauche américaine anti guerre du Vietnam, en cavale (ils sont recherchés par le FBI), doit quitter son logement. On voit Danny, le fils, arriver en vélo, se dépêchant pour partir avec ses parents malgré son désir de rester. Contre toute attente le père dit à son fils de remonter sur son vélo : maintenant il doit continuer seul, il doit les quitter pour rentrer à la Juilliard School et étudier le piano. Le père s'adresse à Danny et lui dit :

« On t'aime tous.

Maintenant, vas-y, c'est à toi de jouer !

Ta mère et moi, on aura essayé, ne laisse personne te dire le contraire. »

Je suis intimement convaincu que Danny va continuer la lutte de ses parents... à sa façon, avec un piano. Le retrait du père permet la transmission.

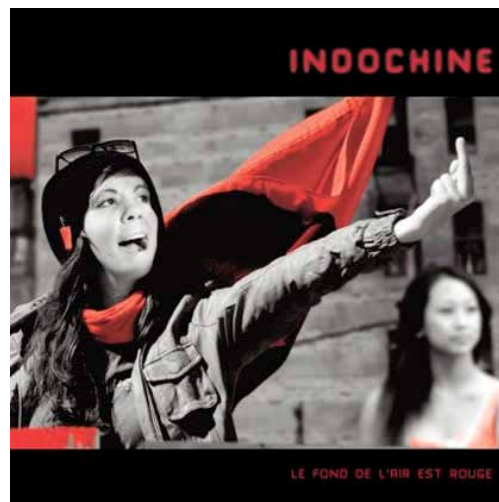
Je n'ai pas connu les activistes pacifistes américains mais je suis né en 1970, je suis un enfant de 1968. Je suis le fils d'une génération qui a voulu changer le monde.

Il me paraît intéressant de retourner fouiller dans la jeunesse de nos parents en regardant cette histoire du point de vue des enfants qui ont été aussi façonnés par cette période. »

Alexis Moati, octobre 2016.

LA JEUNESSE DE NOS PARENTS

NOTRE JEUNESSE



« J'ai passé ma vie à haïr les vieux bourgeois moralistes, et maintenant je dois aussi haïr leurs enfants...

La bourgeoisie érige des barricades contre elle-même, les fils à papa se révoltent contre leurs papas.

La moitié des étudiants ne fait plus la Révolution mais la guerre civile .

Ce sont des bourgeois tout comme leurs parents. Ils ont un sens légaliste de la vie, ils sont profondément conformistes.

Pour nous, nés avec l'idée de la Révolution, il serait digne de rester fidèles à cette idée.»

P.P.Pasolini

LE PROJET A BOUT DE COURSE

« Amour, haine, fascination, dégoût, indifférence, voire méconnaissance, tout ce qu'engendre un événement qui fut exceptionnel, hors du commun parce qu'il cristallisa un espoir, une lutte, une attente de transformation à la fois politique, sociale, économique et culturelle ». Bernard Francq

MAI 68.

En 2018, cela fera 50 ans.

Soit deux générations.

Droit à l'avortement, libération des mœurs, mixité dans l'enseignement, prise en compte de la condition des femmes, amour libre revendiqué, pop'music, critique du capitalisme, écologie, médecine douce et drogues dures, Petit Livre Rouge et Maoïsme, militantisme, guerre du Vietnam et anti-militarisme, internationale communiste, Cohn-Bendit, Geismar, Sauvageot, Levy, Linhart, Goldman, Krivine, aspirations révolutionnaires, communautarisme, libération des corps, sexualité et nudité, féminisme et planning familial, Jean-Saul Partré, existentialisme, éducation libertaire, anticonformisme, Pompidou, Godard, musique psychédélique et rock'n roll, De Gaulle, décolonisation, Charonne, utopies, rêve général, sous les pavés la plage, il est interdit d'interdire, l'imagination au pouvoir !...

Au delà de la fascination ou de la critique, nous sommes les enfants de 68.

A cinquante ans de distance, le moment est venu d'interroger 68 non plus en termes socio-politiques mais du point de vue de la génération suivante, la nôtre : le point de vue d'une génération dite désenchantée sur celle enchantée de ses parents.

Nos parents avaient la vingtaine à la fin des années soixante, en pleine mutation de société ; ils nous ont élevés dans le mitan des années soixante-dix. Ils ont été pris dans le tumulte de ce courant, y ont contribué - ou non, mais quoi qu'il en soit, nous les enfants, même si nous pouvons être violemment critique, nous en sommes sortis imprégnés, imbibés comme une éponge par les récits de la mythologie qui en est née.

C'est une certaine idée de la jeunesse qui nous a été à la fois donnée et confisquée.

Cette période historique n'a pas été qu'un fantôme pour nous, elle nous a façonnés, nous ne pouvons nous en défaire, même si nous ne savons pas toujours quoi en faire.



Un ancrage dans la France de 68 et des années 80.

« Non pas que l'on se dise comme Deslauriers, à la dernière page de l'Education sentimentale : « c'est là ce que nous avons eu de meilleur ». Mais l'on y sent, presque physiquement, ce dégel des intelligences et des âmes, cette poésie, cette liberté, qui furent la marque du moment et qui, aujourd'hui, manquent cruellement. »

V.Linhart, in Le jour où mon père s'est tu.



Trente ans après le film de Sidney Lumet, Alexis Moati s'empare de *Running on empty* pour interroger à travers la même trame narrative la mythologie de 68 en France, en Europe, aux Etats-Unis.

Cinquante ans après mai 68, quels regards, objectifs ou fantasmés, posent les quarantenaires d'aujourd'hui sur leur parents, leurs engagements, les événements ?

Qu'est-ce que des gens qui ont rêvé de changer le monde ont fait de leurs enfants ? Qu'est-ce que ces enfants font de leurs parents et de leur passé ?

La famille

Le projet *A bout de course* cherche à observer la famille comme lieu de construction de l'identité : à travers la chronique de l'émancipation d'un adolescent. Il interroge les rapports de l'intime au social et au politique.

On retrouve dans le film de Lumet les questions essentielles du théâtre de Vol Plané : **qu'est-ce qui est juste, quand est-ce qu'on est vrai, qu'est-ce que tricher, jusqu'où aller ?**

A bout de course est à la fois un road movie, un thriller politique, un film de fugitifs, une romance adolescente, un drame familial et une chronique.

C'est une matière extrêmement riche.

Cette fuite en avant agit comme un révélateur spectaculaire des rouages familiaux habituellement et imperceptiblement à l'oeuvre. Le caractère hors du commun de la situation de cette famille décale les événements qu'elle traverse et leur ôte toute psychologie.

« Le couple en cavale est un motif récurrent du cinéma américain, mais la première originalité du script est de les flanquer d'une paire de kids, les faisant basculer du modèle attendu de desperados à celui de famille idéale, que rien, si ce n'est un passé inavouable, ne distingue des autres. Dès ses premières minutes, et jusqu'à la fin, le film est ainsi étonnamment paisible, nonchalant dans sa forme (grande distance, aucune emphase) et dans ses affects (très peu d'effusion, malgré la violence cornélienne des conflits), comme si cette famille s'était habituée à devoir changer de nom, de ville et de travail dès qu'une voiture de police rôde trop près de la maison. (...)

Film charnière dans la carrière d'un auteur qui a connu toutes les évolutions du cinéma américain depuis 1957, *A bout de course* est un déchirant passage de relais entre générations, un pont dressé au-dessus du vide où circulent, dans un dépouillement exemplaire, les plus intenses émotions. »

Jacky Goldberg, in *les Inrocks* 2009



« Je n'ai plus appelé mon père papa depuis mes 13 ou 14 ans. Je ne sais pas pourquoi. Ça ne collait plus ce mot là dans ma bouche, je n'y arrivais plus, ça sonnait faux. Il n'a rien dit, je me suis dit que ça n'avait aucune importance pour lui et depuis je l'appelle par son prénom. Aujourd'hui j'aimerais revenir en arrière et l'appeler papa, mais c'est trop tard, j'ai essayé, j'y arrive pas. A l'époque dans les milieux artistiques contestataires, on refusait l'ordre bourgeois, la famille traditionnelle, c'était normal, on se parlait d'individu à individu. Il y avait plus de parents, plus d'enfants. Pourtant quand j'avais 14 ans, 68 était déjà loin. C'est marrant parce que ma mère je l'ai toujours appelée maman. »
Alexis Moati, novembre 2016, Free run n°1.

Le film nous entraîne ainsi sur un mode épique sur la piste de la cavale, pour mieux nous offrir une chronique familiale du quotidien.

Celle d'une famille immobile, figée dans la fuite.

Sur cette trame se dessinent des instantanés familiaux dans lesquels tout un chacun peut se retrouver : anniversaires, séparations, scolarité, amours, etc.

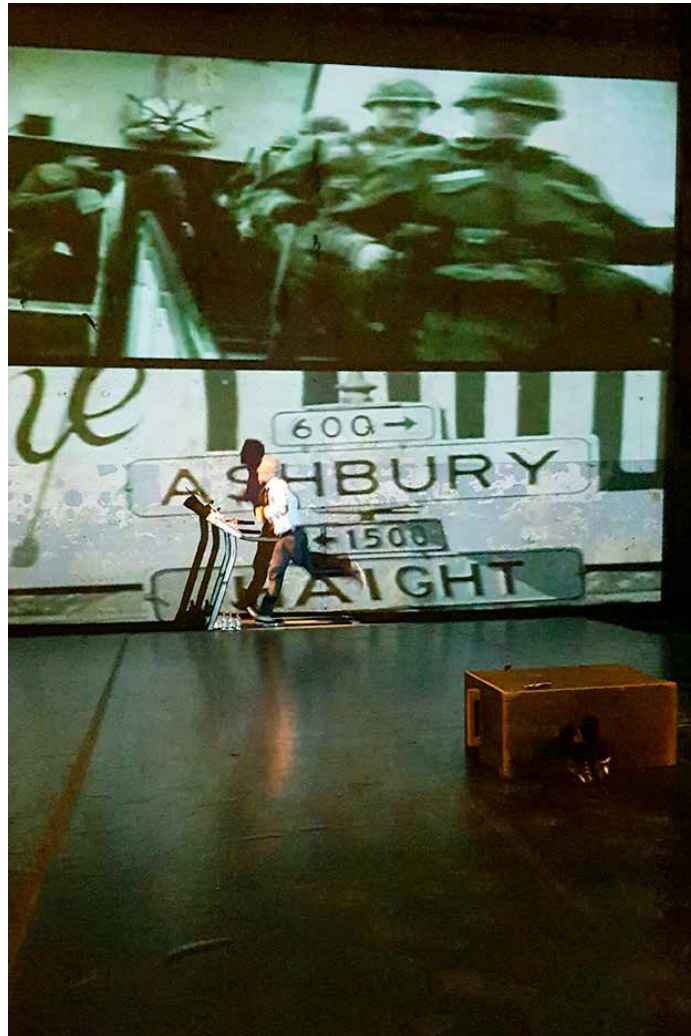
La question centrale reste celle d'un adolescent qui comme tant d'autres voudrait partir de sa famille sans se le permettre.

Ce film est remarquable par son absence de psychologie, de pathos, alors que le sujet en est gorgé.

Que faire d'un héritage que l'on n'a pas choisi ?

A la différence des familles normales, les membres de cette famille là payent l'action de désobéissance civique des parents par l'impossibilité pour chacun d'eux de ne plus jamais pouvoir s'attacher et révéler aux autres qui ils sont vraiment, ils doivent mentir pour de vrai pour cacher qui ils sont vraiment. L'amour et l'état de hors-la-loi empêchent toute rupture. Ce lien fondamental à la famille peut autant être une ressource procurant de la force à un individu que ce qui l'empêche d'aller vers ce qu'il est.





© photo T.Pucheu-Bayle, Alexis Moati Free run n°1

« Je ne voulais pas entrer dans le vieillissement sans avoir connu le feu d'un combat réel, qu'aucune jeunesse n'avait de sens qui ne risquât de mourir violemment et qu'à ma jeunesse je voulais donner un sens qui ne fût pas de se vautrer dans le plaisir de vivre. »

Pierre Goldman

L'engagement militant

Le projet *A bout de course* s'intéresse ainsi moins au contenu des faits reprochés aux personnages qu'à leurs conséquences intimes sur leur vie de famille, soit une autre manière d'interroger l'engagement politique.

Chacun des personnages est forcé de revêtir une double identité, ce qui induit une tension entre un mensonge social et la vérité à l'intérieur de la famille.

Être soi-même et un autre, ici et déjà un peu ailleurs, sur le qui-vive et insaisissable : telles sont les composantes majeures de la configuration douloureuse et quelque peu schizophrénique dans laquelle évoluent les membres de la famille.

C'est donc cela qui guidera la mise en scène, cette sensation de fuite, de course en avant, d'échapper au temps.

Une mise en jeu concrète du corps et de son histoire dans la course.

Cette course sur place, immobile, cette volonté d'être en mouvement perpétuel, emblématique de notre époque actuelle, post 20ème siècle.

Emblématique aussi d'un attachement au corps, à son apparence, à sa santé. Un corps considéré comme unique, individuel.

A l'opposé des idéaux communautaires des années 70, d'une libération des corps et d'une émancipation à l'égard des normes sociales.

Une course en avant, éperdue, qui nous mène vers quel devenir ?

Rêver un monde meilleur

"Pour tenir tête au temps
J'ai une parade qui est
de fouiller dans mon stock
d'émotions



© photo T.Pucheu-Bayle, Alexis Moati Free run n°1

Il ne s'agit donc pas de faire une « version théâtre » du film, mais plutôt de se saisir des grandes thématiques qui le structurent.

A bout de course est un film, et en cela le projet nous intéresse. Comment faire théâtre à partir d'un film, trouver une forme théâtrale dans laquelle on retrouve les procédés du cinéma...

Nous voulons placer l'œuvre comme un matériau que le théâtre va interroger avec ses moyens.

Nous saisisant des grandes thématiques qui structurent ce film, nous allons commencer par un travail de commandes aux acteurs pour réaliser des formes exploratoires courtes, des « **free run** », à partir de quatre thématiques :

L'ACTIVISME

De l'activisme politique à la lutte armée

L'HERITAGE

Questions de transmissions

LE BONHEUR FAMILIAL

Comment le représenter

LA MUSIQUE

Ce qui ne peut pas se dire se vit par la musique

Le procédé des free run est l'affirmation d'une nécessaire dimension de recherche, à partir de l'humain, comme matériau de création.

Ils sont une étape fondamentale dans le processus de construction et pourtant sont peut-être voués à disparaître dans la pièce ainsi réalisée.

Ils peuvent également s'émanciper du processus de création initial et devenir une forme spectaculaire en propre.

Jouer nos parents.

Dénicher où la transmission se loge.

Que nous faisons-nous de notre passé dans notre rapport au monde ? à l'autre ?

Qu'est-ce qui a compté, de quoi se souvient-on, qu'est-ce qu'on garde, qu'est-ce qu'on jette, quels rapports entretient-on avec notre histoire intime et la grande Histoire, politique, sociale, économique ?

NOTE DU METTEUR EN SCENE

PORTRAIT DE FAMILLE

« Comment adapter «A bout de course » au théâtre ?

Je cherche à travailler à partir de l'émotion que m'a provoqué ce film.

Que pensons-nous trahir en retardant notre émancipation ?

Jusqu'à quand serons-nous le chevalier servant de nos parents ?

Comment trouver la force de partir ?

Comment trouver la force d'exister en dehors de nos familles ?

La colère peut nous y aider, mais le trop grand amour comme l'abandon nous fait rechercher cette chaleur toute notre vie.

Ce film me chuchote un secret à l'oreille, qu'aucun des nombreux articles écrit sur ce film n'arrive complètement à percer à jour. Quelque chose échappe, j'ai envie d'aller voir ce que c'est.

Je travaille d'abord par intuition, laissant mon esprit vagabonder, puis je note des phrases dans mon carnet, des citations de livres, de conversations, de vagues idées, j'attends que se forme un terreau qui sera celui du prochain projet. Je ne cherche surtout pas à comprendre mais à sentir. Et puis à un moment donné, il y a une décision, une accélération du temps, un événement extérieur qui provoque et qui fait s'incarner le prochain projet.

Il y a certaines oeuvres qui nous touchent si profondément que l'on n'ose pas y aller, de peur de voir s'incarner quelque chose que l'on faisait et défaisait dans l'imaginaire de notre esprit.

Peter Pan était de cette nature, je ressentais plus que je comprenais. Je n'osais pas et puis le moment est venu.

A bout de course est de cette nature et me provoque, à chaque vision, une émotion très brute presque animale.

Après je lis beaucoup autour de l'oeuvre, je me nourris (époque, contexte, forme, etc.) et quand les acteurs arrivent, je leur parle pendant deux jours. Je leur donne ma bibliographie et une filmographie.

Assez vite le travail de plateau intervient. Je passe des commandes et pendant un bon temps ils improvisent ensemble et je suis leur premier spectateur. J'aime que l'auteur puisse être aussi l'acteur, nous nous pillons, nous mettons en commun, chacun peut également plonger dans la subjectivité de l'autre. Nous sommes les acteurs du rêve de l'autre. En regardant je vois les choses qui m'intéressent, je cerne un sujet. La question du théâtre et de la représentation intervient toujours à un moment du travail.

Comment représenter ? Rien ne va de soi, ne jamais faire oublier le théâtre, jusqu'où pouvons-nous aller avec le public.

Puis vient la période la plus délicate où il faut prendre de la distance et choisir c'est à dire tuer des possibilités. C'est pour moi le plus dur, je me tends, j'ai peur... de me tromper, de tuer quelque chose qui était en train de se trouver.

Les raisons du choix de monter un spectacle sont toujours très intimes, même si je ne sais pas bien au départ pourquoi. Mais en partageant avec la troupe, avec les acteurs et tous ceux qui les entourent, je cherche ce qui en eux est intime en moi, ce qui en moi résonne intimement en eux.»

Alexis Moati, mai 2016.

«Running on empty» de Sidney Lumet

Un objet support de travail : « Running on empty » de Sidney Lumet

Running on empty est un film de Sidney Lumet de 1988.

En 1971, Arthur et Annie Pope ont fait sauter un laboratoire de fabrication de napalm pour protester contre la guerre du Vietnam... Depuis, ils fuient le FBI. Ils ont choisi leur vie. Maintenant, leur fils doit choisir la sienne.

Le film nous montre le huis clos forcé d'une famille paisible et tout à fait normale... jusqu'à ce qu'un professeur de musique repère le fils aîné (Danny, interprété par River Phoenix) pour ses talents de pianiste, et qu'il se mette en tête de le faire admettre à la Juilliard School. Dans le même temps, Danny vit sa première histoire d'amour. Il entrevoit alors, à 17 ans, la possibilité de ne plus vivre seulement au service des choix de ses parents qu'il aime pourtant profondément.

L'histoire se réfère à l'engagement des militants pacifistes américains (les Weather underground) qui luttèrent contre la guerre du Vietnam. Ayant blessé involontairement un gardien lors de l'une de leurs actions, le couple, poursuivi par le FBI, entraîne ses enfants dans sa cavale et dans une vie incognito sans ancrage possible.



AVEC

Danny Pope : River Phoenix

Annie Pope : Christine Lahti

Arthur Pope : Judd Hirsch

Harry Pope : Jonas Abry

METTEUR EN SCENE

Alexis Moati, metteur en scène

Né à Morlaix en 1970 un peu par hasard alors que ses parents étaient en tournée, Alexis Moati décide, après avoir vu un spectacle (*Ariane ou l'âge d'or*), de partir à Marseille en pension pour passer le premier bac A3 théâtre. C'est à cette occasion qu'il rencontre Jean-Pierre Raffaelli, qui alors dirige l'Atelier du Théâtre National de Marseille, et qu'il intègre cette école à l'intérieur d'un théâtre. Il travaille avec Memet Ullusoy, François Verret, Alain Knapp, Cécilia Hornus, Marcel Maréchal...

A la sortie de l'école, il fonde, avec dix acteurs de sa promotion, la compagnie L'Équipage. Ils travaillent ensemble pendant cinq ans, investissent des lieux qui ne sont pas des théâtres et organisent des tournées sous chapiteau. Ils jouent *Woyzeck* de Büchner, *Lulu* de Wedekind, *Alpha Reine* de Louis Guilloux, *Le chariot de terre cuite* de Claude Roy, *Il y a quelque chose qui marche derrière moi*. Il y fait ses premières mises en scène : *Zoa* de Gilles Robic et *Les Archanges ne jouent pas au flipper* de Dario Fo. En 1995, il décide de quitter la compagnie et choisit de travailler au service d'autres metteurs en scène : Hubert Colas, Jean Boillot, Françoise Chatôt, Henry Moati, Jeanne Mathis, Pierre Laneyrie, etc. ; il s'essaie au cinéma puis à la télévision. Se rappelant que quand il entre en scène sans rien faire les gens rient, il crée la compagnie Vol Plané avec Jérôme Beaufiles (un ancien de la Criée) au sein de laquelle ils produisent des duos burlesques qui tournent énormément : *Il y a quelque chose qui marche derrière moi* et *Drôle de silence*. En 2001, on lui propose de mettre en scène *La nuit au cirque* d'Olivier Py. Et un jour il tombe sur un texte, dont le titre l'avait toujours intrigué et séduit : *Liliom*, qui l'émeut. Il traduit ce texte avec Stratis Vouyoucas et Kristina Rady et en assure la mise en scène avec Stratis. En 2005-2006, toujours avec Stratis Vouyoucas, il met en scène *Les larmes amères de Petra von Kant* de R.W.Fassbinder, en coproduction avec le Théâtre Gyptis. En 2006, il crée, *Il y a quelque chose de très satisfaisant dans le monde moderne*, un troisième et dernier duo burlesque, avec la collaboration de Jérôme Beaufiles et Stratis Vouyoucas. Avec Pierre Laneyrie, il met en scène *Le Malade imaginaire* en 2008, *L'Avare* en 2011, et *Alceste(s)* en 2016. Au théâtre du Gymnase à Marseille, où il est alors artiste en résidence, il met en scène *Peter Pan* en 2009, premier volet d'une trilogie sur la fin de l'enfance, qui sera suivi en 2013 par *Petites Sirènes* puis en 2015 par *Et le diable vint dans mon coeur...* à l'Espace des Arts de Chalon-sur Saône où il est artiste associé depuis 2012. Il est depuis la saison 2014/15 l'artiste à l'a(e)ncre de la Gare Franche.



LA COMPAGNIE VOL PLANE

La compagnie Vol Plané est née de la volonté de mettre l'acteur au centre des projets et d'affirmer la part d'auteur qu'il peut développer. En cela, la rencontre avec les travaux du metteur en scène hongrois Arpad Schilling et ceux du collectif belge TG Stan a été déterminante.

La plus grande partie du processus de répétition s'ancre dans un travail d'improvisation et de commandes aux acteurs. Les créations revêtent donc à leur démarrage un aspect collectif. Un processus de création est pour Vol Plané un travail de recherche qui doit dépasser l'objet fini (le spectacle). Il s'agit d'immerger le collectif dans un territoire commun, celui du spectacle à fabriquer, dans une dynamique de recherche. Le principe fondateur est celui de cette dimension d'auteur de l'acteur, à qui le metteur en scène passe des commandes. L'acteur est celui qui dit pour les autres, il est de l'espèce commune des hommes, à même d'en représenter le meilleur comme le pire, il est capable, par le prisme de sa propre expérience, d'explorer les tréfonds humains sans juger. Les comédiens de Vol Plané sont ainsi invités à créer une « petite forme » sur le thème de la création en préparation, selon un cahier des charges précis édicté par le metteur en scène, seuls ou en sollicitant d'autres membres de l'équipe. Destinée être montrée en public, cette « petite forme » pourra éventuellement tourner. La formule de la commande aux acteurs, laboratoire de la création, est la tentative d'inventer de nouvelles modalités de production tout en permettant à des écritures différentes d'émerger, hors des sentiers battus, dans une démarche artistique libérée.

Dès lors, l'humain des acteurs, leur histoire sert de chair, de matière à la représentation, tout aussi bien que la fiction elle-même. C'est la tension entre les deux qui donne son éclairage à la pièce et l'inscrit dans le présent du monde.

Le rapport au texte est sous-tendu par un engagement physique important qui permet d'évacuer toute velléité de psychologie dans l'interprétation. Les acteurs évoluent au sein d'un dispositif, et non d'un décor, à partir duquel ils construisent les univers successifs qu'ils traversent. L'espace, le son, les lumières et la vidéo sont considérés comme les partenaires de jeu des acteurs et sont présent dès les premières étapes du processus de création.

Ce travail tient plus de la préparation de la rencontre avec le public, que d'un processus de répétition classique. Chaque représentation cherche à être un acte unique, à puiser sa source dans le vivant, à l'opposé d'une tentative de reproduire ce qui a été joué la veille. Le rapport au présent immédiat, à l'accident, à ce qui arrive, est constitutif du théâtre que revendique la compagnie.

Alexis Moati s'intéresse à cette vie qui passe, triviale et poétique, à notre rapport intime au monde et aux autres, aux rêves que l'on a et aux deuils que l'on porte, à la proximité entre la grâce et le monstrueux, le sublime et le ridicule.

Les questions récurrentes que l'on rencontre dans son travail sont celles de la représentation, de l'illusion du théâtre et de la vérité du plateau : qu'est-ce qui est vrai, qu'est-ce qui est faux, où s'arrête la fiction, où commence la réalité ? Peut-on tout dire sur un plateau de théâtre, doit-on tout dire, que n'ose-t-on pas dire ? Qu'est-ce qu'on s'autorise, qu'est-ce qui nous limite ?

Dans quelle mesure une parole intime peut faire écho à l'intimité des individus qui composent le public et soulager l'autre par cette sorte de prise en charge collective d'une intimité qui se rapproche d'un universel ?

Brouiller les pistes mais surtout créer ainsi une connivence de l'ordre de la vérité et de l'intimité avec le public reste une préoccupation constante.

La notion de connivence se retrouve jusque dans la façon de travailler d'Alexis Moati qui aime s'associer des comparses dans son travail de mise en scène : Stratis Voyoucas, Pierre Laneyrie, Gilles Robic. La dimension de la troupe, du collectif, sont importants et s'incarnent dans une famille de travail.

Alexis Moati, avec Pierre Laneyrie, a « ré-activé » deux pièces du répertoire classique en s'attachant à mettre la langue au premier plan tout en parlant à l'homme d'aujourd'hui. *Le Malade imaginaire* de Molière, et *L'Avare*, respectivement créés en 2008 et 2011, sont une affirmation déterminante du rejet de toute illusion et d'une mise en jeu constante de la convention théâtrale avec les spectateurs. C'est un théâtre volontairement pauvre qui donne à l'acteur une place prépondérante, tant dans le processus de création que dans ce qui est à voir au plateau ; la dynamique de jeu est physique, la langue occupe une place centrale, elle est action. Ces deux spectacles ont remporté un succès non démenti à ce jour avec près de 400 représentations en France et à l'international dans les pays de langue francophone.

« Tous les enfants grandissent, sauf un... » J.M. Barrie, in *Peter Pan*

Convaincu que nous n'en avons jamais fini avec notre enfance et notre adolescence, Alexis Moati partage avec la troupe, depuis 2010, ses questions sur cette période.

Il met ainsi en oeuvre un travail d'écriture scénique singulier sur la thématique de la fin de l'enfance et de l'adolescence, à travers laquelle il pose la question de la transformation, celle des êtres mais aussi celle de notre époque.

Après *Peter Pan ou l'enfant qui haïssait les mères*, créé au Théâtre du Gymnase en 2010, et *Petites Sirènes*, créé à l'EDA en 2013, *Et le diable vint dans mon cœur...*, créé à l'Espace des Arts en 2015, est le dernier volet de cette trilogie : l'impossibilité de grandir pour *Peter Pan*, la quête d'absolu pour *Petites Sirènes*, l'ouverture sur tous les possibles et la perte de l'innocence pour les adolescents. De 2012 à 2014, des ateliers de recherche et de création avec des adolescents de tous bords ont complètement été intégrés au processus de création, dont l'enjeu est défricher le matériau de la vie pour faire théâtre.

En février 2016, *Alceste(s)* est créé à La Criée, Théâtre National de Marseille, sous l'appellation « Misanthrope(s) », co-mis en scène par Alexis Moati et Pierre Laneyrie. Prolongeant le geste dramaturgique engagé avec les deux précédentes pièces de Molière, cette nouvelle création est également riche du travail mené depuis 2010 sur ce que grandir veut dire. La Wendy de notre *Peter Pan* s'est prolongée dans l'histoire de *Petites Sirènes*, la quête d'idéal d'Alceste participe à l'inspiration de *Et le diable vint dans mon cœur...* Dans ces trois précédents spectacles, les adolescents se retrouvent à l'orée du monde. Dans *Alceste(s)*, cette jeunesse entre en société : quelle sera sa position face au monde qu'on lui propose ?

Après avoir été en résidence pendant trois ans au théâtre du Gymnase à Marseille, Alexis Moati a été artiste associé à l'Espace des Arts, scène nationale de Chalon-sur-Saône, jusqu'en 2015. En mars 2014, il est choisi pour être artiste en résidence associé à la direction artistique de la Gare Franche à Marseille pour quatre saisons, de 2014/15 à 2017/18.

Revue de presse

répertoire compagnie Vol Plané

Molière en Vol Plané, un Alceste un peu planant au Théâtre de la Criée

Les metteurs en scène Alexis Moati et Pierre Laneyrie dépoussièrent « Le Misanthrope », qui se joue à La Criée à Marseille jusqu'au 5 mars. Le jeune public rit à gorge déployée. Les plus vieux semblent circonspects devant cette adaptation de Molière, quitte à paraître misanthropes comme cet atrabilaire Alceste, qui donne à voir les tréfonds de son âme au théâtre de La Criée à Marseille jusqu'au 5 mars, dans une interprétation de la compagnie Vol plané. Il faut dire que le texte originel du Misanthrope comporte peu de didascalies. Une aubaine pour transporter cette comédie de moeurs de Molière dans une modernité troublante. Sitôt le pied dans la salle, un rock électro et des volutes de fumée donnent le ton de la mise en scène de Pierre Laneyrie et d'Alexis Moati. A défaut de se trouver dans un salon du XVIIe siècle, l'atmosphère donne plutôt l'allure d'un bunker berlinois expérimental des années 90. Les comédiens accueillent les spectateurs dans les travées. Muni d'une caméra, l'un d'eux filme la salle et la scène, retranscrites simultanément sur un écran. Une catharsis en direct live. La proximité avec le public est d'ores et déjà établie pour ce Misanthrope 2.0.

« **Eclater la figure** » du héros : « Une pièce de malade », introduisent les comédiens, qui imagent la première scène entre Alceste et Philinte tel « un combat entre deux meilleurs potes ». Ils parviennent à faire le synopsis du Misanthrope : « Un terroriste de la vérité qui tombe amoureux de la fille la plus populaire », s'adressent-ils aux spectateurs. La jeune troupe de 5 comédiens revitalise le chef d'oeuvre et « les grosses punchlines de Molière ». La forme peut déconter mais la mise en scène de ce Misanthrope exhale paradoxalement l'essence du texte de Jean-Baptiste Poquelin. « Notre processus de travail a consisté à éclater la figure d'Alceste en autant de personnes qu'il y a d'acteurs dans la troupe, de sorte que chacun puisse être Alceste à tour de rôle », détaillent Alexis Moati et Pierre Laneyrie. Les polymorphies successives du héros se mettent au service de la complexité de son personnage. Les moeurs de la Cour qui étaient vilipendées par Molière et cette société du paraître qui fait la part belle à l'hypocrisie sont mises en lumière. Des parallèles peuvent être tirés avec le monde moderne. Molière, visionnaire tant sa pièce pourrait faire office de critique des élites et des communicants qui nous gouvernent. Au fil de la pièce, les quelques spectateurs misanthropes s'adoucisent. « L'amour, c'est comme une fraise. Acide et sucré à la fois », déclame un comédien. Une réplique qui sied à cette adaptation de la compagnie Vol plané, tant nos convictions à propos de cette mise en scène de Molière se heurtent ici, entre lifting un peu trop poussé et réjouissance d'un dépoussiérage.

La Marseillaise - mardi 1er mars 2016 / Philippe Ansellem

Alceste au miroir d'eux-mêmes

Alceste est mis au pluriel, tour à tour, par les interprètes (...). Le pari dramaturgique consiste à mettre en coupe réglée le chef-d'oeuvre paté, à en faire résonner la langue par à-coups, non sans avoir au préalable rendu l'intrigue au goût du jour sur un mode familier ; fruit d'un sens pédagogique amusé-amusant qui fait les délices d'un public vert auprès de qui les saillies et les adresses des acteurs font mouche sans ambages. Avec de la musique, diablement d'aujourd'hui, deux perruques et de simples vêtements de comédiens au travail, la misanthropie d'hier affronte celle d'aujourd'hui. Alceste est aussi narcissique que Célimène, en deux registres différents. Ils s'aiment pourtant...

Ainsi mise en question, soumise au va-et-vient du grand siècle, depuis les variations saisonnières du langage et des codes gestuels, sociaux, amoureux, la fable canonique, tirée de la bibliothèque, se prête à l'usage hardi de corps jeunes et souples, non empoissés dans un corset de tradition, passant avec aisance du dynamisme déchaîné au drame ultime, sans qu'il y ait hiatus. Mieux, cela s'étoffe, rend l'approche amicale, donne à penser en connivence joueuse.

L'Humanité - lundi 7 mars 2016 / Jean-Pierre Léonardini

Et le diable vint dans mon cœur...

Dans la scénographie ouverte de Thibault Van Craenenbroeck, l'espace collectif s'impose, neutralité d'un gymnase, salle de classe, espace de jeu dont les vestiaires surélevés en fond de scène donnent au motif de la penderie toute sa dimension symbolique, ludique ou obsessionnelle, relative à cet âge ingrat au cours duquel on cherche les chiffons à porter qui sièent le mieux, à tout moment du jour, car on est en quête d'une silhouette juste et conforme avec son propre « ressenti ». (...) Les porte-manteaux à vue sont égayés d'une galerie hétéroclite de vêtements colorés de teenagers, baskets et sacs de sports, que les interprètes ne cessent de jeter ou de s'approprier, aux prises avec leur corps encombrant qu'ils maltraitent. Le corps est bien ce qui envahit l'existence, sortant maladroitement de sa chrysalide. (...)

D'un côté, se déclinent les relations houleuses avec les adultes – les parents ou la mère, et les professeurs lors d'une séance de philosophie ou de danse et de l'autre côté, se succèdent les compagnonnages passionnés des jeunes avec leurs pairs, garçons et filles goûtant avec un plaisir mêlé d'amertume les premiers émois de l'amour, et la passion d'éprouver le monde dans une relation de partage. (...)

Et cette belle énergie juvénile – souffle, engagement et sincérité absolue, gagne sa dignité : « plus tard on voit les choses d'une façon plus pratique, en pleine conformité avec le reste de la société, mais l'adolescence est le seul temps où l'on ait appris. », écrit Proust (À l'ombre des jeunes filles en fleurs).

Hotello - jeudi 29 janvier 2015 / Véronique Hotte

Petites Sirènes

Si Joël Pommerat est le plus fameux des metteurs en scène français à adapter des contes, à en montrer la violence et les rapports avec la réalité, d'autres s'engagent dans cette même voie (...). Avec ses Petites Sirènes, Alexis Moati s'inscrit également dans cette tendance du conte théâtral, destiné tant aux enfants qu'aux adultes. Le metteur en scène choisit de tourner le dos à l'imagerie du dessin animé et à tout effet visuel spectaculaire pour se concentrer sur le texte. Sur sa poésie un peu rugueuse, cruelle derrière un abord naïf peuplé de jolies ondines, de châteaux immergés sous les flots et de princes aux manières charmantes. (...) Quelques gouttes de poésie contre une marée de refoulement.

Politix - 7 février 2013 / Anaïs Heluin - « Poésie de l'inachevé »

Peter Pan, ou le petit garçon qui haïssait les mères

Il faut un sacré culot pour mettre en scène cette fable pleine de personnages et de rebondissements où l'on voyage du confort d'une nursery victorienne au pays du Jamais-Jamais, sillonné de pirates et d'indiens belliqueux. La compagnie Vol Plané s'y plonge avec délice et inventivité, faisant d'un canapé de récupération la clé de son décor. Trois, quatre ombres habilement projetées, une présence convaincante des comédiens (surtout Peter Pan) comme déguisés avec le tout-venant du grenier, et l'ambiance est là... Peter surgit dans son ambiguïté de charmeur revêche, même si sa cruauté d'égoцентриque est édulcorée au profit de l'image de l'enfant ivre de liberté.

Télérama - 21 décembre 2011 / Emmanuelle Bouchez

L'Avare

C'est un Avare peu habituel que nous propose la Compagnie Vol Plané. [...] L'an dernier, elle nous avait déjà donné un Malade Imaginaire très réussi. Dans L'Avare, plus encore que d'argent, c'est de sentiments et de jeunesse qu'il est question. La paranoïa d'Harpagon culmine dans son désir insensé de posséder ce qu'il n'a plus, et que le temps, plus sûrement encore que son valet, lui a déjà volé : ses jeunes années. Avec la langue de Molière pour tout décor, en complicité de jeu avec Carole Costantini et Sophie Delage, Pierre Laneyrie et Alexis Moati nous livrent un avare d'une vitalité à faire pâlir d'envie Harpagon, nous dévoilant avec une énergie insolente et une grande liberté " les abîmes et vertiges de la raison " de cette tragédie comique.

Le Journal de Saône-et-Loire - 11 novembre 2011 - « Un Avare détonnant »

Le Malade imaginaire

La liberté artistique nait-elle de la plus grande contrainte ? (...) Pour monter Le Malade imaginaire, pièce maintes fois ressassée de Molière, Alexis Moati, Pierre Laneyrie et la compagnie Vol Plané se sont imposés les contraintes maximales. (...) Et pourtant, malgré ce dispositif, ou grâce à lui, la dernière pièce de Molière trouve une nouvelle jeunesse, une force comique et une acuité inédite.

La Provence - 9 mai 2009 - « Le Malade imaginaire en soins intensifs »

PLANNING DE CREATION EN COURS

CREATION 2018

travail échelonné de la saison 16 /17 à la saison 18/19

Du lundi 14/11/16 au vendredi 25/11/16 à la Gare Franche,
Free run : essai 1 et 2 (sortie de labo 25 novembre 2016)

Du lundi 20/03/17 au mercredi 31/03/17 à la Gare Franche,
Free run : essai 3 et 4 (sortie de labo 31 mars 2017)

Septembre 2017 à la Gare Franche sous réserve
(Free run 16 et 17 septembre 2017 pour les Journées Européennes du Patrimoine)

Du 23 au 28 octobre 2017 Théâtre en Dracénies,
Free run, laboratoire de recherche et de création avec le public

Du 26 février au 3 mars 2018 Théâtre en Dracénies
Free run, laboratoire de recherche et de création avec le public

Saison 2017 / 2018 Free run, laboratoire de recherche et de création avec le public
dates à Chalon-sur-Saône à préciser

Juin 2018 à la Gare Franche durée à préciser

Automne 2018 : résidence de création (4 à 6 semaines),
date et lieu de création à préciser

Saison 2018 / 2019 : dates et lieu de programmation à préciser
(Espace des Arts, le Merlan, Théâtre en Dracénie)

BUDGET : nous contacter

volplané

VOL PLANE / Alexis MOATI
La Gare Franche 7 chemin des Tuileries 13015 Marseille – www.vol-plane.com
SIRET : 411 200 116 000 43 – APE : 9001Z - FR47 411 200 116 – Licence : 2 – 1059819

contact production : Tatiana Pucheu-Bayle - +33 (0)762 511 675 - contact@vol-plane.com

volplané